

tôme, dont elle a entendu parler dans un cours de jeunes filles. Maxime profite de cet entretien pour achever une éducation qui demande si gentiment à être complétée.

Quelque temps après, dans un atelier d'automobiles, le célibataire Maxime se lie avec une jeune bicycliste, qui est licenciée ès-sciences. Il en tombe amoureux, parce qu'elle a des culottes seyantes et des bas bien tirés. Quelques jours après, il la retrouve aux Champs-Élysées. Il apprend qu'elle est non seulement licenciée ès sciences, mais encore patineuse, escrimeuse, chauffeuse. Elle raffole de tous les sports. Elle s'appelle Valentine. Elle n'est pas mariée. Mis en goût par les grâces de ce jeune athlète, il l'accompagne aux conférences de l'Odéon. Il découvre que Valentine est honnête et "fourériste."

Valentine explique à Maxime les beautés du féminisme émancipateur. Il est ébaubi. Il a trouvé enfin ce qu'il cherchait, la compagne rêvée. Ni ménagère ni courtisane ! La femme-camarade ! Le juste milieu entre les relents du pot-au-feu et la mauvaise odeur du balai rôti !. . . Mais cet accès de lyrisme dure peu. Maxime a peur de cette flaccée sportive et court-vêtue qui s'habille en zouave, en canotier, en clown, et méprise l'ampleur décente du costume jadis adopté par les femmes. Il se contente de faire avec elle deux ou trois parties de bicyclistes. Et il jure d'épouser une veuve.

Avec les veuves, on sait du moins où l'on va. Point de surprise. Rien à inaugurer. Une jeune fille, c'est toujours énigmatique et troublant. Tandis qu'une veuve, c'est gentil, rassurant comme un animal apprivoisé... Ayant ainsi raisonné, Maxime Fersac sollicite la main de Mme Dolly, veuve. Celle-ci, flattée, murmure : "Oui, aime-moi ! Mais le mariage... Ah ! le mariage... je sais trop ce que c'est." Le célibataire, las d'expériences, retourne à son célibat. Et il s'occupe de gagner de l'argent, afin d'être soigné, sur ses vieux jours, par une famille d'héritiers.

M. Pierre de Lavernière, auteur de ce récit, est, je crois, un débutant. Il ne faut donc pas s'étonner ni trop s'irriter de la candeur presque

ingénue et de la régularité quasiment mécanique avec lesquelles il multiplie les détails grivois. Il se dégagera de cette mauvaise habitude, enseignée aux jeunes, hélas ! par les vieux messieurs de la littérature. Il a de la gaieté, de l'esprit. Il raconte vivement. Il a l'instinct du dialogue. Certaines phrases, et même plusieurs pages, colorées et agiles, montrent qu'il peut nous donner plus et mieux que cette aimable narration.

M. Pierre Veber continue de traduire en dialogues divertissants et en situations bouffonnes les questions sociales et les problèmes politiques qui sollicitent, à juste titre, l'attention des gens sérieux. Il nous donne, cette fois, dans les *Couches profondes*, une étude sur l'état actuel de la noblesse et sur le programme des ralliés.

La comtesse du Lambel des Besants ne sait que faire de son fils Hubert, jeune homme dissolu, qui, après de bonnes études à Stanislas, dépense avec les filles du peuple un patrimoine féodal. C'est alors que l'évêque *in partibus* de Bérécynthe lui indique un bon moyen de détourner Hubert des voies de la perdition. Il faut le diriger vers la politique. Une campagne électorale coûte moins cher qu'une saison à Trouville en compagnie d'Alliette de Vouges, de Zozo Moncadeau ou de Marie Sans-Pudeur. Est-ce que, d'ailleurs, le moment n'est pas venu, pour la Noblesse, de renoncer à une coupable inaction et d'aller résolument vers les masses, vers les "couches profondes" du suffrage universel, comme disait Gambetta ? Dieu le veut ! Les pieux défenseurs du trône et de l'autel, n'ayant pu renverser la République, doivent s'en emparer, afin de faire servir à la sainteté de leurs desseins les passions du peuple et les institutions de la démocratie. Le feu comte de Chambord n'aurait pas dû s'obstiner dans le culte stérile des fleurs de lys. *Beati possidentes*. Il aurait dû monter sur le trône d'abord, sous n'importe quelle enseigne, quitte à blanchir ensuite sa cocarde et son drapeau. Le jeune Hubert, sans s'arrêter à de vains scrupules, et sans craindre de faire loucher les portraits de ses an-